

Jean-Bart et le marin

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 31

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223375>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tour d'elle, c'est Louise ! est-ce possible ? Quand je pense que je l'ai vue petite fille assise sur le mur, en chaussettes et jupes courtes — puis jeune fille timide, regardant passer « l'ami » de la dernière abbaye, si beau sous son casque brillant. La voilà mariée, mère de famille. Ah ! ça ne me rajeunit pas ! Voilà la gendarmerie... naturellement un nouveau gendarme, ça change toutes les années... et le tilleul au-dessus de la fontaine a bien poussé depuis l'année dernière.

Elle est arrivée sur la place devant l'église, elle tourne, et tout tranquillement, parce que ce n'est qu'un exercice du jour d'Ascension; elle est allée s'établir au bord de la route, au-dessus de la scie, comme une vieille mère-grand à qui l'on aurait réservé la meilleure place au banquet.

De là, elle peut regarder tout à son aise son cher village, elle peut se souvenir aussi, dans sa longue vie elle n'a pas eu beaucoup de sinistres à combattre, trois ou quatre... et maintenant c'est le repos. Elle écoute les nouvelles que ses « vieux » racontent, elle est sûre de faire aussi bien que possible... et de ne recevoir que des éloges de M. l'inspecteur. Ah ! ce n'est pas près d'elle qu'on rappellera ses batteurs à l'ordre par un sévère « garde-à-vous ! »

Au bout d'un moment, un ordre arrive : « La vieille pompe, donnez de l'eau ! »

Alors, elle plonge le tuyau d'aspiration dans le petit bassin formé par le ruisseau clair qui lui vient du vallon des Quatre-Pierres... et... une... deux... une... deux... à petits coups, ses batteurs manient tranquillement le balancier et envoient un jet d'eau qui atteint bien le premier étage de l'immeuble soi-disant sinistré...

Ah ! la puissance du jet des hydrantes ! la force de la pompe neuve aux cuivres étincelants, aux courses gonflées d'eau, elle en est loin, comme aussi sont loin déjà de leur jeunesse les vieux qui forment son équipe.

L'exercice est terminé. La vieille pompe est arrêtée sous un marronnier rose, devant le café. Tout en attendant le cheval qui doit la remonter au hangar hospitalier, tandis que ses batteurs boivent un verre, la vieille pompe — 1849, écusson vaudois peint sur la caisse — philosophe et médite.

Il y a du bon à vieillir honnêtement entourée des ménagements des jeunes, sans sinistre à étouffer, sans gloire peut-être, mais dans une douce quiétude...

Et c'est bien aussi ce que pense Pierre-Abram du Milieu, le « vieux » qui est le caporal de la vieille pompe depuis bien des années.

— On n'a plus l'enthousiasme des jeunes, on se fait un peu lourd, on a marié son aînée et la maman vient de faire inscrire le cadet au catéchisme... le temps passe, c'est sûr, on vieillit doucement ; on aime toujours plus ses vieilles habitudes, son village, sa maison...

Pierre-Abram, appuyé contre le balancier de la vieille pompe, attend que ses camarades aient fini leur verre — il pense à tant de jadis d'Ascension où il a conduit la vieille pompe à l'exercice ; les uns clairs et chauds, d'autres en pleine rebusse...

Des gens passent qui saluent Pierre-Abram — le gendarme, le pasteur, et Louise avec ses mouches, et la commission du feu... et d'autres. — Une bande de petites filles en robes claires, tournant l'angle de la rue et passe en riant.

— Oh ! ça, dit l'une d'elles avec un peu de mépris, c'est pas grand-chose, c'est la vieille pompe des vieux !

Et Pierre-Abram, de répondre avec un bon sourire à cette jolie jeunesse qui ne regarde que les casques brillants et les ceinturons rouges et noirs des jeunes :

— Eh ! oui, ma chère, avec honneur ! La vieille pompe avec les vieux, comme de juste !

Cette année, l'Ascension a passé sans que la vieille pompe descende le village. C'est fini, nous ne la reverrons jamais plus.

— Et les « vieux », où sont-ils ?

Sur le seuil de leurs maisons, ils ont regardé

passer la jeune pompe et son cortège. Avec un brin de mélancolie, ils ont pensé :

— Voilà ! l'année dernière encore on en était. Maintenant, c'est tout ; au vieux fer, la vieille pompe — au rancart, les vieux !

— Bah ! dit Pierre-Abram, on a fait son temps, la pompe aussi, — chacun son tour, — les jeunes peuvent trimer — au repos, les vieux, comme de juste !

(Journal d'Yverdon).

Milandre.

Jean-Bart et le marin. — Sur le quai du vieux port de Marseille, Marius, l'ancien matelot, maintenant oisif, fume philosophiquement sa pipe en racontant des histoires que son imagination méridionale amplifie à plaisir. N'essayez pas de lui prouver qu'il brode il vous rirait promptement votre clou.

— Ah ! j'en ai connu, des grands navigateurs ! disait-il au milieu d'un cercle d'auditeurs. Tenez, vous voyez cette pipe ? Eh bien, c'est Jean-Bart qui me l'a donnée.

— Marius, tu exagères. Jean-Bart est mort depuis plus de deux cents ans.

— Deux cents ans ? Déjà ? Comme on vieillit tout de même !

LE COUP DE LA CRÉCELLE.

VOUS connaissez le coup de la crécelle ?

— Non !

— Vous ne le connaissez pas ?... Alors je m'en vais vous l'apprendre. Savez-vous tout d'abord ce que c'est qu'une crécelle ?

— Bien sûr, c'est un instrument que... (*L'instrument bête, et tourne la main dans le sens horizontal.*) qui... (*La main continue à brandir une crécelle imaginaire.*) un objet que... (*Même mouvement.*)

Eh bien, l'explication claire que vous venez de me donner, essayez de la provoquer dans un salon, au fur et à mesure de l'arrivée des visiteurs. Vous verrez qu'il y a de quoi se tordre.

Huit jours plus tard.

— Farceur, va !

— Pourquoi ?

— Parce que je l'ai essayé, votre truc de crécelle !

— Bien réussi ?...

— Impayable. Figurez-vous que mon patron nous avait invités à souper, comme toutes les autres années. J'arrive le premier. On cause avec sa femme au coin du feu. Pour essayer votre truc, j'amène la conversation sur les enfants, les jeux bruyants, la crécelle...

— Qu'est-ce, maman, une crécelle, que demandent un des moutards du patron ?

— Une crécelle, c'est un objet qui... (*La maman esquisse le geste d'une personne qui fait tourner une crécelle.*) que... enfin quoi, qui fait beaucoup de bruit... Tiens, demande plutôt à M. Louis (un de mes collègues qui entrait) de te dire ce que c'est.

— Qu'est-ce, m'sieu Louis, une crécelle, dis ?

— Une crécelle, mon petit ami, c'est un objet qui (*Il esquisse le geste attendu.*) que l'on tourne comme cela, et qui... tu comprends, qui... Demande plutôt à M. Georges (un autre collègue qui entrait).

— M'sieu Georges, y savent pas me dire quoi c'est une crécelle ! Dis, c'est-il une bête ?

— Mais non, mais non, répond Georges d'un air assuré : une crécelle (*Et il fouette en rond l'air de sa main droite.*) une crécelle, c'est un objet...

— Oui, je sais, un objet qui, que, enfin, quoi, ça tourne comme ça.

Et le gamin agite sa main en cercle.

La femme du chef commençait à avoir un fou-rire, moi idem, les copains idem... Bref ; on n'y tient plus et on rit de bon cœur. Le gosse se fâche, tape des pieds, lorsque le père entre !

Silence !

Mais le moutard ne l'entend pas de cette oreille :

— Coute, papa ! Coute.

— Qu'est-ce qu'il y a ? (*Il l'embrasse.*) Messieurs !

Nous nous inclinons majestueusement, tel le roseau soupirant sous la brise.

— Coute, papa ! Y se moquent tous de moi. Hi, hi, hi, hi... Y veulent pas me dire quoi c'est qu'une... qu'une cré-cré-cré...

— Cré... quoi ?

— Cré... celle !

— Une crécelle ! Ils ne savent pas ce que c'est qu'une crécelle... Eh bien, je vais le leur apprendre, moi. Une crécelle, messieurs, (et nous le regardons tous, comme nous eussions contemplé Moïse lisant les Tables de la loi) une crécelle, c'est (*Mouvement hésitant de crème fouettée.*) c'est... (*Le mouvement s'accroît : la femme sourit, Louis se mouche, Georges se tord intérieurement ; moi, je reste impassible comme Léonidas aux Thermopyles.*) c'est... (*Le mouvement s'impatiente, s'accroît, manœuvre une crécelle, ah ! mon ami, quelle crécelle !*) c'est... (*Le fou-rire se déchaîne brusquement et part de nos quatre bouches.*) c'est... une crécelle, petit bête !

Le petit bête rugissant, le père lui administra la plus belle crécelle, pardon, fouettée que j'aie entendue de ma vie, et nous passâmes à la salle à manger, où personne ne parla plus de crécelle. C'est égal, il ne faudrait pas la lui faire deux fois, à mon patron, il la trouverait... crécelle.

LE GENDARME DE COBLENCE.

VERS l'an de grâce 1866, la princesse de Neuwied habitait un château aux environs de Coblenz et y recevait les officiers les plus distingués de la garnison. Le major Pâris, commandant la place, y fut convié ; mais une affaire de service lui ayant enlevé sa liberté au dernier moment, il écrivit, pour s'excuser, une missive respectueuse. Il la remit au gendarme Fritz, son ordonnance, et lui dit : « Portez cette lettre à la princesse et, en revenant, apportez-moi mon dîner. » Tous les jours, le major dînait chez lui et se faisait envoyer son repas de l'hôtel de l'Ancre, à l'enseigne *Zum Anker*. Le gendarme a écouté, s'est recueilli et s'est mis en devoir de remplir cette importante ambassade. Il s'en va de son pied léger jusqu'au château et remet le pli à la camériste, qui lui rend, au bout de cinq minutes, cette réponse verbale :

— Son altesse regrette bien que le major Pâris ne puisse accepter son invitation.

— Oui, réplique Pandore avec le ton solennel d'un diplomate en fonctions, oui, mais le major m'a expressément recommandé de lui rapporter son dîner.

La camériste, un peu simple aussi, transmet cette observation à sa maîtresse, qui, soupçonnant un quiproquo de théâtre, ordonne qu'un dîner splendide soit placé dans une vaste corbeille et confié aux robustes épaules du naïf ambassadeur. Celui-ci, glorieux d'une charge si belle, reprend en toute hâte la route de Coblenz et la dépose triomphalement sur la table de son maître.

Le major Pâris est très étonné ; il ne reconnaît pas la vaisselle ni le menu de l'hôtel de l'Ancre. Désirant reconnaître l'extrême courtoisie de la princesse, il songe à lui dépêcher un de ces magnifiques gâteaux de dessert qui sont la gloire de la confiserie locale. Et il envoie son fidèle Pandore chez le meilleur pâtissier de Coblenz, lui enjoignant de choisir la plus belle pièce du magasin et de la payer, s'il le faut, jusqu'à cinq thalers.

Le bon gendarme, se croyant en veine de succès, s'est encore recueilli sur son chemin pour accomplir cette nouvelle mission avec la même intelligence ; il a acheté le gâteau, l'a trouvé un peu cher et, le portant comme une relique, il l'a donné à la camériste et s'est posé dans une attitude digne et fière pour attendre la réponse.

— Donnez un thaler à ce brave homme, a dit la princesse.

Et la camériste a remis au gendarme ce pour-boire princier. Le gendarme a examiné la pièce d'argent avec un sourire malin :